

Pouchkine, Alexandre

SUR MILTON ET LA TRADUCTION DU  
« *PARADIS PERDU* »  
PAR CHATEAUBRIAND



---

Source : *Œuvres complètes*, publiées par André Meynieux, Paris, André Bonne Éditeur, 1958, p. 694-700.

*SUR MILTON ET LA TRADUCTION DU « PARADIS PERDU »  
PAR CHATEAUBRIAND (1)*

Pendant longtemps les Français ont dédaigné la littérature de leurs voisins. Persuadés de leur supériorité sur l'humanité entière, ils appréciaient les écrivains étrangers célèbres, dans la mesure où ils s'éloignaient des habitudes françaises et des règles établies par les critiques français.

Dans les livres traduits, édités au siècle dernier, on ne peut lire une seule préface sans y trouver cette phrase inévitable : NOUS AVONS

(1) L'article, écrit à la fin de 1836, parut après la mort de Pouchkine, dans la première livraison de 1837 du *Contemporain*.

La traduction du *Paradis perdu* par Chateaubriand, parue en 1836, donna prétexte à une polémique dans les revues anglaises et françaises.

PENSÉ ÊTRE AGRÉABLE AU PUBLIC, ET RENDRE EN MÊME TEMPS SERVICE A NOTRE AUTEUR, EN SUPPRIMANT DE SON LIVRE DES PASSAGES QUI AURAIENT PU OFFENSER LE GOUT RAFFINÉ DU LECTEUR FRANÇAIS. Chose étrange, quand on pense à la qualité respective du traducteur qui excuse, de l'auteur qu'il excuse, et du public devant qui on l'excuse ainsi! et voilà où conduit une passion, à base d'ignorance, pour la « couleur nationale »... A la fin, la critique s'est ressaisie. On commença à soupçonner que M. Letourneur (2) avait pu se faire sur Shakespeare un jugement erroné, et n'avait pas agi de façon tout à fait raisonnable en accommodant à son goût HAMLET, ROMÉO et LEAR. On commença à exiger des traducteurs plus de fidélité et moins de susceptibilité et de zèle envers le public; on désira voir Dante, Shakespeare et Cervantès sous leur aspect propre, dans leur vêtement national. Et même, l'opinion, affirmée pendant des siècles et acceptée par tous, selon laquelle le traducteur doit s'efforcer de rendre l'esprit et non la lettre du texte, trouva des adversaires et d'habiles réfutations.

Aujourd'hui (précédent inouï!) le premier des écrivains français traduit Milton MOT A MOT et déclare, qu'une traduction juxtalinéaire eût été le comble de son art, si seulement elle avait été possible! Pareille humilité chez un écrivain français, le premier maître dans son art, devait fortement étonner les partisans des TRADUCTIONS ARRANGÉES, et, vraisemblablement, aura une grande influence sur la littérature.

De tous les grands écrivains étrangers, Milton fut le moins heureux en France. Ne parlons pas des lamentables traductions en prose, dans lesquelles il fut injustement calomnié, ne parlons pas de la traduction en vers de l'abbé Delille, qui a terriblement « corrigé » les grossiers défauts de Milton, et l'a embelli sans miséricorde; mais comment donc les écrivains de la nouvelle école romantique ont-ils peint son propre personnage dans leurs tragédies et leurs romans? qu'a fait de lui M. Alfred de Vigny, que les critiques français ont mis sans cérémonie au rang de W. Scott? comment l'a représenté Victor Hugo, autre favori du public parisien? Il est possible que les lecteurs aient oublié et CINQ-MARS (3) et CROMWELL (4), et c'est pourquoi ils ne peuvent juger de l'absurdité des inventions de Vigny et de Hugo.

Soumettons-les l'un et l'autre au jugement de tout connaisseur et de tout homme de bon sens.

Commençons par la tragédie, l'une des œuvres les plus absurdes d'un homme qui du reste a du talent.

Nous ne suivrons pas la marche boîteuse de ce drame ennuyeux et monstrueux; nous voulons seulement montrer à nos lecteurs sous quel aspect y est représenté Milton, poète encore inconnu, mais

(2) V., lettre 48, n. 2.

(3) 1826.

(4) 1828. Le drame a été représenté pour la première fois, avec des coupures, dans la cour carrée du Louvre, en juillet 1956.

écrivain politique déjà célèbre en Europe par son éloquence amère et hautaine.

Cromwell dans son palais s'entretient avec lord Rochester, déguisé en méthodiste, et avec quatre bouffons. Ici même se trouve Milton avec son guide (personnage assez inutile, car Milton ne devint aveugle que beaucoup plus tard). Le Protecteur dit à Rochester :

Puisque nous voilà seuls, je veux rire un instant :  
(Docteur) ce sont mes fous et je vous les présente.  
Quand nous sommes en joie, ils sont d'humeur plaisante  
Jusqu'à mon vieux Milton qui ne s'en mêle aussi (5).

Plus loin, Milton affirme que gouverner l'état, ce sont « Jeux enfantins », et que c'est autre chose, de « faire des vers latins ». Peu de temps après, Milton se jette aux pieds de Cromwell, le suppliant de ne pas briguer le trône, à quoi le protecteur lui répond :

Ca, maître John Milton, secrétaire interprète  
Près le conseil d'état, vous êtes (trop) poète.  
Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport,  
Oublié qu'on me dit *voire altesse* et *milord* etc...

Dans une scène qui n'a ni vérité historique, ni vraisemblance dramatique, dans une parodie absurde du cérémonial observé pour le couronnement des rois d'Angleterre, Milton et l'un des bouffons de la cour jouent le principal rôle. Milton prêche la république, le bouffon relève le gant du champion d'Angleterre...

Voilà sous les traits de quel lamentable pitre, de quel insignifiant radoteur a été représenté Milton, par un homme qui probablement ne savait pas lui-même ce qu'il faisait en insultant une ombre illustre! Dans le cours de toute la tragédie, Milton n'entend rien d'autre que railleries et injures; il est vrai aussi que lui-même, pendant tout ce temps, ne prononce pas une seule parole sensée. C'est un vieux bouffon, que tous méprisent et à qui personne ne prête aucune attention.

Non, M. Hugo! Ce n'est pas ainsi qu'était John Milton, ami et collaborateur de Cromwell, fanatique, farouche, sévère, auteur de l'« *ICONOCLASTE* » et du livre : *Defensio populi* (6)! Ce n'est pas ce langage qu'aurait employé avec Cromwell celui qui avait écrit à son intention son célèbre et prophétique sonnet : *Cromwell, our chief of men* (7)!

Il ne pouvait être objet de risée pour un Rochester dissolu et des bouffons de cour, celui qui DANS LES JOURS MAUVAIS, VICTIME DES MAUVAISES LANGUES, pauvre, persécuté et aveugle, avait conservé son âme inflexible et dictait le *PARADIS PERDU*.

Si M. Hugo, poète lui-même (quoique de second ordre) (8), a si

(5) Pouchkine poursuit la citation, toujours en version russe, jusqu'à cette réplique de Milton : *Soite est la raillerie.*

(6) *L'Iconoclaste* (1649) et *Pro populo anglicano defensio* (1651).

(7) Milton, Sonnet XVI, *Au général Cromwell.*

(8) Le jugement paraîtra cavalier aux hugolâtres. Rappelons qu'en 1836 Hugo, quoique déjà illustre, n'a pas encore produit ses œuvres maîtresses, alors que Pouchkine, de trois ans son aîné, a pratiquement fourni toute sa course. Au demeurant, en ce qui concerne Cromwell, les critiques de Pouchkine ne sont que trop justifiées.

mal compris le poète Milton, chacun peut aisément imaginer ce qu'est devenu sous sa plume le personnage de Cromwell, avec lequel il n'avait exactement aucune affinité! Mais ce n'est pas notre propos. De l'inégal et grossier Victor Hugo et de ses drames monstrueux, passons au comte Vigny, hautain et maniéré, et à son roman léché.

Alfred de Vigny, dans son CING-MARS nous présente aussi Milton, et voici dans quelles circonstances :

Chez la célèbre Marion de Lorme, maîtresse du Cardinal de Richelieu, est réunie une société de courtisans et de lettrés. Scudéry leur explique sa carte allégorique du Tendre. Les hôtes sont ravis de la forteresse BEAUTÉ, située sur la rivière FIERTÉ, du village de BILLET DOUX, du port d'INDIFFÉRENCE, etc., etc...

Tous comblent Scudéry de louanges emphatiques, sauf Molière, Corneille et Descartes, qui se trouvent là également. Soudain la maîtresse de maison présente à la société un jeune voyageur anglais, nommé John Milton, et l'oblige à lire aux hôtes des extraits du PARADIS PERDU. Bon; mais comment les Français qui ne connaissent pas l'anglais comprendront-ils les vers de Milton? Très simple : les passages qu'il lira ont été traduits en français, recopiés sur des feuillets séparés et les copies distribuées aux invités. Milton déclamera et les invités suivront. Mais pourquoi se donne-t-il cette peine, si les vers ont été déjà traduits? Il faut ou bien que Milton soit un grand déclamateur, ou bien que les sons de la langue anglaise soient extraordinairement curieux? Mais qu'importe au comte de Vigny ces absurdes inconséquences? Ce qu'il lui faut, c'est que Milton lise dans une société parisienne son PARADIS PERDU, et que les beaux esprits se rient de lui, et ne comprennent point l'esprit du grand poète (sauf, bien entendu, Molière, Corneille et Descartes), — et de tout cela sortira la scène à effet suivante.

La maîtresse de maison a pris les feuillets et les a distribués à ses hôtes.

« On s'assit et l'on fit silence (9)... »

Milton, bien que les passages choisis pour être lus aient été traduits et qu'il doive les lire dans l'ordre, cherche dans sa mémoire ce qui, selon lui, produira sur ses auditeurs la plus forte impression, sans se soucier de savoir s'ils le comprendront ou non. Mais grâce à un miracle (que M. de Vigny ne nous explique pas), tous le comprennent. Desbarreaux le trouve fade, Scudéry — ennuyeux et froid. Marion de Lorme est très émue par la description d'Adam dans son état de nature. Molière, Corneille et Descartes le comblent de compliments, etc..., etc...

Ou nous nous trompons fort, ou Milton, traversant Paris, ne se fût pas donné en montre comme un bateleur de passage, et, dans la maison d'une femme dissolue, n'eût pas amusé la société par la lecture de vers écrits dans une langue inconnue de tous les assis-

(9) Pouchkine cite encore longuement *Cinq-Mars*, dans la traduction russe d'Otchkiné (2<sup>e</sup> éd. 1835), jusqu'à : vos auditeurs ne sont pas à la hauteur de celui-ci.

tants (10), minaudant et faisant le poseur, tantôt FERMANT LES YEUX, tantôt LES LEVANT AU PLAFOND. Ses conversations avec De Thou, Corneille et Descartes n'auraient pas été un bavardage banal et plein d'affectation; mais il eût, en société, joué le rôle qui lui convenait, le rôle modeste d'un jeune homme noble et bien élevé.

Après les inventions étonnantes de V. Hugo et du comte de Vigny, voulez-vous voir le tableau qu'a brossé avec simplicité un autre peintre?

Lisez dans WOODSTOCK (11) la rencontre de l'un des personnages avec Milton dans le cabinet de travail de Cromwell...

Bien entendu, le romancier français ne se serait pas contenté d'un tableau aussi insignifiant et aussi naturel. Chez lui, Milton, occupé par les affaires de l'Etat, se serait infailliblement perdu en rêveries poétiques et sur les marges de quelque rapport aurait griffonné quelques vers du PARADIS PERDU; Cromwell s'en serait aperçu, aurait grondé son secrétaire, l'aurait traité de rimailleur et de diseur de sonnettes, etc., et il en serait résulté UN EFFET, auquel le pauvre W. Scott n'a même pas pensé!

La traduction publiée par Chateaubriand efface jusqu'à un certain point les péchés des jeunes écrivains français qui offensèrent avec tant d'innocence, mais si cruellement, une ombre illustre. Nous avons déjà dit que Chateaubriand avait traduit Milton presque mot à mot, d'aussi près que pouvait le permettre la syntaxe de la langue française: travail pénible et ingrat, qui reste inaperçu de la majorité des lecteurs, et qui peut être apprécié de deux ou trois connaisseurs! Mais la nouvelle traduction est-elle réussie?

Chateaubriand a trouvé en Nisard un critique impitoyable. Nisard, dans un article plein d'une fine pénétration, critiqua sévèrement et le genre de traduction choisi par Chateaubriand et la traduction elle-même. Il n'est pas douteux que Chateaubriand, s'efforçant de rendre Milton MOT A MOT, n'a pas pu cependant conserver dans sa traduction, la fidélité du sens et de l'expression. Une traduction juxtalinéaire ne peut jamais être fidèle. Chaque langue a ses tournures, ses figures de rhétorique conventionnelles, ses expressions propres, qui ne peuvent être traduites en une autre langue par les mots correspondants. Prenons les premières phrases: *Comment vous portez-vous? How do you do?* Essayez de les traduire mot à mot en russe (\*).

Si la langue russe déjà si souple et puissante dans ses tournures

(10) Il faut être juste. Vigny dit textuellement: « Beaucoup de ces messieurs de la Compagnie Eminente savent l'anglais. »

(11) Roman de Walter Scott (1826).

(\*) A propos: récemment (dans le TÉLÉSCOPE, me semble-t-il), quelqu'un, critiquant une traduction, voulait briller sans doute par sa connaissance de l'italien et reprochait au traducteur d'avoir sauté dans sa traduction l'expression *battersi la guancia*, se battre les joues. *Battersi la guancia* signifie SE REPENTIR, traduire autrement n'aurait aucun sens.

[Note de Pouchkine.]

et moyens d'expression, si capable d'assimilation et tolérante dans ses relations avec les autres langues, n'est pas apte à la traduction juxtalinéaire, à la transposition mot à mot, comment la langue française, si prudente dans ses habitudes, si partialement attachée à ses traditions, si inhospitalière, même pour les langues de la même famille, soutiendra-t-elle une telle expérience, particulièrement dans la lutte avec la langue d'un Milton, ce poète tout à la fois raffiné et naïf, obscur, compliqué, expressif, capricieux et hardi, même jusqu'à l'absurdité?

La traduction du *PARADIS PERDU* est une spéculation commerciale. Le premier des écrivains français contemporains, le maître de toute une génération d'écrivains, qui fut jadis premier ministre, plusieurs fois ambassadeur, Chateaubriand, sur ses vieux jours, a traduit Milton *POUR AVOIR DU PAIN*. Quelle que soit l'exécution du travail entrepris par lui, toujours est-il que ce travail et son but font honneur à l'illustre vieillard. Celui qui, en trichant un peu avec lui-même, pouvait tranquillement profiter des largesses du nouveau gouvernement, du pouvoir, des honneurs et de la richesse, leur a préféré une honorable pauvreté. S'étant retiré de la chambre des pairs, où avait longtemps retenti sa voix éloquente, Chateaubriand pénètre dans une boutique de libraire, avec un manuscrit à vendre, mais avec une conscience incorruptible. Après cela que dira la critique? Troublera-t-elle, par la sévérité de son appréciation le noble travailleur, et, semblable à un acheteur avare, dénigrera-t-elle sa marchandise? Mais Chateaubriand n'a pas besoin d'indulgence : il a joint à sa traduction deux volumes, aussi brillants que toutes ses œuvres antérieures, et la critique peut se montrer sévère pour ses défauts tant qu'elle voudra : des beautés certaines, des pages dignes de la meilleure période du grand écrivain, sauveront son livre du dédain des lecteurs, malgré tous ses défauts.

Les critiques anglais ont jugé sévèrement l'*ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE*. Ils l'ont trouvé trop superficiel, trop au-dessous de sa tâche; se fiant au titre, ils exigeaient de Chateaubriand une critique érudite et une connaissance parfaite des sujets, qu'ils connaissaient eux-mêmes très bien; mais ce n'est pas du tout cela qu'il fallait chercher dans ce brillant exposé. Dans la critique érudite Chateaubriand n'est pas sûr de lui, il est timide et ne se sent pas lui-même; il parle d'écrivains qu'il n'a pas lus; il les juge en passant et par ouï-dire, et se débarrasse tant bien que mal du rôle ennuyeux de bibliographe; mais à chaque instant partent de sa plume des pages inspirées; à chaque instant il oublie les recherches critiques et développe librement ses pensées au sujet des grandes époques historiques, qu'il rapproche de celles dont il a été lui-même témoin. Beaucoup de sincérité, beaucoup d'éloquence qui part du cœur, beaucoup de naïveté (parfois puérile, mais toujours attachante) dans ces passages, étrangers à l'histoire de la littérature anglaise, mais qui constituent le vrai mérite de l'*Essai*.

Le livre de Chateaubriand commence par un rapide et large tableau

du moyen âge, qui sert d'introduction à l'Histoire de la littérature anglaise (12).

(12) Pouchkine termine par deux citations de l'ouvrage de Chateaubriand, extraites des pp. 31-32 et 33 de l'édition originale (Furne et Gosselin, 1836).

P. A. Viazemski traduisit pour Chateaubriand le présent article. Il existe une réponse de Chateaubriand à Viazemski, publiée seulement en traduction russe (*L' Héritage littéraire*, 1937, n<sup>os</sup> 31-32) : « J'ai lu avec le plus vif intérêt l'article que vous avez bien voulu traduire. Je ne m'y suis nullement cherché; j'y ai cherché l'illustre poète que la France pleure avec la Russie. L'approbation de Pouchkine me remplirait de fierté, si j'ajoutais encore du prix à ma modeste existence. » (Signalé par M. P. Alexéev.)